

# I

## DÉBUT DE LA CAPTIVITÉ

*Extrait de mon carnet de captivité.  
Westphalenhof 1, 26 octobre 1940.*

Nous avons été jetés hors de la guerre.

Combien de jours, de mois, d'années peut-être, allons-nous rester en dehors de tout ce qui vit, loin de ceux qui agissent, qui produisent, qui combattent, qui aiment? L'Armée Française, en voici un lambeau. Le reste de nos forces qui ont subi les assauts de mai et de juin est effiloché un peu partout. Le plus clair est captif, comme nous, entre Quimper et Koenigsberg. Dans une petite gare de la plus française des campagnes, le vieux Maréchal grelottant sous le pâle soleil de l'automne a serré la main d'Hitler triomphant. Si le geste lui-même me révolte, je ne blâme pas cet armistice, je l'avoue. Je ne trouve pas en moi la ressource de conviction suffisante pour oser penser autrement. L'effondrement a été trop brutal, trop absolu. Nous sommes comme assommés. Notre pauvre pays lui-même s'accommode de son abaissement. Nous l'avons bien vu. Dans sa masse, le peuple français était à cent lieues de toute volonté de poursuivre la lutte, de se rebeller. Il regardait avec anxiété et confiance vers celui qui pouvait lui éviter le pire. L'Armée vaincue n'était plus qu'une gêne, un reproche, un vague remords peut-être.

Mais nous autres, ici et aujourd'hui, l'excès de misère qui accompagne notre sort nous épargne le ridicule.

Nous sommes sur le sable de cette lande, recrus de chagrin et de honte, hantés continuellement par la vision des heures de la veille: cette bataille qui déjà n'en était plus une, cette guerre de quelques jours qui nous a étouffés avant presque le premier choc, cette phase finale où nous sommes arrivés après mille méandres inexplicables, marches et contremarches, vidés de toute substance, désertés par l'espoir. Jetés au hasard de la bataille par la vertu d'ordres nés en plein désarroi, il nous a fallu succomber sans honneur, sans un de ces gestes héroïques qu'on nous donnait pour modèles sur les bancs de l'École militaire, acculés, immobiles, recevoir les coups sans pouvoir les rendre et attendre stoïquement la fin. A peine avons-nous pris conscience du courage silencieux de nos hommes et des prodiges dont ils eussent été capables en d'autres temps, à peine avais-je appris à surmonter mes premières faiblesses, à distinguer entre mes angoisses et mes audaces, à exploiter les forces magiques que fait surgir la confrontation soudaine du Devoir et du Danger, que déjà je me voyais contraint de céder dans un petit combat d'intervalle

---

1. *Oflag II D*, en lisière sud du camp militaire de Gross Born (Poméranie) à environ 80 km ouest de l'ex-frontière polonaise.

## PREMIÈRE À COLDITZ

et sans l'absolution de la mort ni même la grâce d'une vraie blessure, réduit à rendre les armes de ceux qui restaient, afin d'éviter un carnage désormais inutile<sup>2</sup>.

Eussions-nous jamais imaginé que le devoir militaire nous apparaîtrait sous cette forme insaisissable? Et comment ne pas sentir sourdre en nous l'amer reproche assez voisin de la haine à l'égard de ceux qui avaient conduit jusqu'ici les aveugles que nous fûmes?

J'en venais à me demander à qui était échue la meilleure part, aux survivants, misérables parasites d'un camp de prisonniers, ou à nos braves gars restés sur les bords de l'Ourcq cet inoubliable 9 juin, à toi, mon vieux Poudrel, dont les yeux se sont fermés dans la ruelle en flamme, parmi les cadavres allemands mêlés aux nôtres, tandis que continuait une lutte encore égale?

Nous ne sommes que de lamentables rescapés, en exil sur le sol ennemi. *Oflags* et *stalags*<sup>3</sup> sont nos terres d'asile, asiles en communautés de milliers de pauvres hères vidés de leurs forces physiques et de leur substance spirituelle.

Mais en vérité, peu importe le mode de vie qui nous attend. Ce qui compte, c'est de savoir si notre âme et notre jeunesse y résisteront.

Faut-il donc s'opposer si fort à soi-même, lorsque tout s'effondre, pour rester simplement un homme dans sa dignité? Ou bien, est-ce que nous devons notre honorable comportement des jours heureux seulement à l'équilibre et à la satisfaction de nos besoins multiples? J'ai perdu l'exacte notion de la cité. Nous voici nous bousculant autour d'une bassine où stagne une pâte innommable qu'on prétend être du fromage. Plus loin, deux des nôtres sont prêts à en venir aux mains pour s'emparer de quelques pommes de terre rongées de vers. Les insultes pleuvent à tout propos, des rancœurs sordides jaillissent et, lorsqu'il ne s'agit que de ventres affamés, le recours trop fréquent aux principes de la discipline, de la hiérarchie et de la morale, apparaît dérisoire et odieux. Ah! Quel mélange de vieux hommes déçus et rancuniers, de jeunes gens écoeurés, murés dans leur ressentiment! Pourtant, parmi ce troupeau harassé, il y a d'authentiques héros ensevelis. Nul ne saurait les découvrir car leur heure est passée ou encore loin de sonner à nouveau. Pour le moment, ce sont trois formes de réaction qui nous distinguent les uns des autres. Beaucoup ont décidé de sauver leur peau coûte que coûte et abandonnant toute vergogne, s'emparent avidement de ce qui leur tombe sous la main, quitte à l'arracher aux moins forts, aux plus scrupuleux. Certains, très rares, ont fait retraite discrètement. Ils ne participent pas aux mêlées. Ils parlent peu, sinon pour apaiser les querelles, font parfois semblant de se désintéresser de leurs rations de nourriture pour en faire profiter un camarade affaibli. Je les admire du fond de mon cœur car je me sens difficilement capable de suivre leur exemple. Un grand nombre enfin des officiers rassemblés sur cette dune tour à tour torride et glacée

2. La 7<sup>e</sup> compagnie du 159<sup>e</sup> régiment d'infanterie alpine que commandait le lieutenant Le Ray laissée en arrière-garde reçut l'ordre, le 8 juin, de s'installer sans esprit de repli dans Breny-sur-Ourcq, afin d'interdire à l'ennemi la reconstruction et le passage du pont de la route Soissons Château-Thierry. La 7<sup>e</sup> compagnie tint tête toute la journée du 9 à une formation d'assaut commandée par un chef de bataillon qui fut lui-même tué peu d'instant avant l'achèvement de la résistance française.
3. Les *Oflags* étaient destinés aux officiers, les *Stalags* (Stummmlager) aux sous-officiers et hommes de troupes.

## DÉBUT DE LA CAPTIVITÉ

sont trop las pour élever la voix dans le vacarme qui les assaille. Ils traînent sur le sable fade ou sur leur bat-flanc, taciturnes, résignés, éteints.

Voici des semaines que nous gisons en terre de Poméranie, oubliés, à deux pas du nouveau marché d'esclaves, la Pologne effacée hier de la carte du monde. Oubliés et oubliés nous le sommes, mi par abêtissement, mi parce que nous voulons l'être. Mais lentement naît en moi une idée simple et tenace: la mort en son temps n'a pas voulu m'emporter dans le désastre, me donner la fin qui logiquement m'attendait. Maintenant, je ne lui laisserai plus sa chance, ni à elle, ni à cette autre mort qu'est l'acceptation.

Les semaines passent et peu à peu, les forces reviennent, avec une mémoire enrichie, une conscience sans indulgence. Insensiblement en nos cœurs, l'ennemi redevient l'ennemi sous une forme toute nouvelle et selon un sens qui va nourrir de façon féconde notre méditation sur la guerre et sur la destinée qui nous attend.

Une autre métamorphose s'accomplir rapidement au sein de cette collectivité si pitoyable en ses premiers temps. Du néant, de la table rase, jaillit une floraison d'initiatives. De jeunes professeurs rassemblent leurs maigres documents, tirent de leur mémoire de prodigieuses ressources. Ainsi naît en quelques semaines une véritable université. Des prêtres, des pasteurs, un rabbin font revivre la vie spirituelle et les rites religieux, aménagent une chapelle, des lieux de recueillement. Un orchestre de chambre est constitué, auquel les Allemands eux-mêmes (cédant à leur penchant national, poussé en d'autres lieux jusqu'à des limites monstrueuses) ont procuré les instruments. Plus étonnant encore, un théâtre est monté avec une troupe de qualité, un programme, une équipe de machinistes et des artistes habiles et délicats, qui vont en quelques jours fabriquer les décors du « Noël sur la place » d'Henri Ghéon, par quoi s'ouvre la saison.

Autant la honte m'a saisi pendant les premiers temps de notre séjour ici, devant tant de misère et d'abandon, autant tout à coup je redeviens fier de ce peuple auquel j'appartiens, capable d'une telle ingéniosité, d'une inventivité aussi foisonnante, qui fait l'admiration avouée des Allemands.

Et combien, après avoir conçu de l'orgueil pour les élans irrésistibles qui bouillonnent en moi, je me sens inférieur, dans tout ce vaste domaine de la création, à ces garçons qui sont en train de faire surgir autour de nous tout un monde de pensée, de rêve, de recherche, d'art et d'illusion, grâce auquel des milliers d'hommes échapperont dès demain et pour des années à l'oisiveté dégradante qui les guettait.

J'admire mes camarades du fond de mon cœur et, dans cet acte d'humilité personnelle, je puise une raison retrouvée, malgré notre immense désastre, à ma joie d'être Français.

PREMIÈRE À COLDITZ



